



# Une horrible aventure

Wenceslas-Eugène Dick



Journal L'Événement, Montréal, 1875

Exporté de Wikisource le 20/01/2017

**L'ÉVÉNEMENT** (journal quotidien) — Montréal  
*(Roman-feuilleton des publications du :  
18 au 30 décembre 1875)*

---

# **UNE HORRIBLE AVENTURE**

---

**PAR LE DR V. EUG. DICK**

## **TABLE DES MATIÈRES**

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

## **PREMIÈRE PARTIE : Pour un borborygme**

Partie I — Chapitre I

Partie I — Chapitre II

Partie I — Chapitre III

Partie I — Chapitre IV

Partie I — Chapitre V

Partie I — Chapitre VI

Partie I — Chapitre VII

Partie I — Chapitre VIII

Partie I — Chapitre IX

Partie I — Chapitre X

Partie I — Chapitre XI

Partie I — Chapitre XII

## **DEUXIÈME PARTIE : La monnaie de la pièce**

Partie II — Chapitre I

Partie II — Chapitre II

Partie II — Chapitre III

Partie II — Chapitre IV

Partie II — Chapitre V

Partie II — Chapitre VI

Partie II — Chapitre VII

Partie II — Chapitre VIII

Partie II — Chapitre IX

Partie II — Chapitre IX (2)

Partie II — Chapitre X

Partie II — Chapitre XI

Partie II — Chapitre XII

Partie II — Chapitre XIII

Partie II — Chapitre XIV \_\_\_\_\_

Partie II — Chapitre XV

Partie II — Chapitre XVI

Partie II — Chapitre XVII

Partie II — Chapitre XVIII

Partie II — Chapitre XIX

Partie II — Chapitre XX

Épilogue

---

# PREMIÈRE PARTIE

---

# POUR UN BORBORYGME.

## I

Au moment où nous le mettons en scène, Georges Labrosse a vingt ans.

Il vient de terminer, au Séminaire de Québec, des études qui n'ont été ni brillantes, ni mauvaises : — ce qu'on est convenu d'appeler de *bonnes études*.

N'ayant pas eu de velléités pour la prêtrise, Georges est libre de choisir l'état de vie qui lui plaira le mieux. L'horizon vaste infini — l'horizon féérique où vont s'abattre nos aspirations, à vingt ans — s'arrondit devant lui, par de tout nuage. Aucune entrave ne gêne ses mouvements ! aucune chaîne ne lie son cœur ! aucun obstacle ne se montre sur la route large, saturée de tous les parfums, qui s'ouvre et se déroule sous ses pieds, à mesure qu'il fait un pas en avant.

Que faut-il pour réussir dans le monde ?

Quatre choses : de l'argent, de l'instruction, de l'énergie et du génie pour la spécialité à laquelle on se destine.

C'est bien ! ces quatre choses indispensables au succès d'une

entreprise sérieuse quelconque, notre héros les possède toutes à un haut degré.

Voyons plutôt.

Son père, en mourant, lui a laissé deux milles piastres de revenu : — ce qui suppose, comme vous voyez, une fortune assez ronde pour capital.

Donc Georges a de l'*argent*.

Et d'une !

Poursuivons notre examen.

Les études que notre héros a faites au Séminaire, de Québec — bien que pouvant être surpassées — représentent, il faut l'avouer, une somme assez respectable de connaissances ; et, à moins de faire injure à l'institution où il s'est formé, on ne peut refuser à notre ami Labrosse une instruction capable d'être un bon élément de succès dans les occupations ordinaires de la vie. D'ailleurs pour surcroît de preuve — il a pâti, pendant plusieurs années, sur de vieux livres latins et grecs : le *quos ego* ne l'effraie pas plus que *rosa, rosæ* ; tous les *alphas* et les *omegas* du monde rangés en bataille ou déployés en tirailleurs, ne lui feraient pas trembler un muscle. Surabondamment, il a une teinte de pottountacais et possède un soupçon de zolof.

Donc, nous sommes tous d'accord pour bombarder Georges... *instruit*.

Et de deux !

Tâchons maintenant de lui trouver de l'énergie.

Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin, ni de faire de



longues phrases, pour prouver l'existence de cette faculté dans l'âme de notre héros. Prenons, au hasard, un exemple dans sa vie privée.

Un jour qu'il flânait sur la Plate-Forme, bâillant aux... oiseaux blancs (c'était en mars), Georges, alors grand garçon de dix-huit ans, fut insulté, cerné, bloqué, par une bordée de gamins irlandais, qui, le prenant sans doute pour une place forte anglaise, l'attaquèrent en règle, en lui lançant une grêle de boules de neige.

Le bombardement dura un bon quart-d'heure.

Georges, pris à l'improviste, ne savait trop que faire. Les murs qui protégeaient la place n'étaient pas une garantie suffisante contre la pluie de boulets que vomissaient les batteries irlandaises. De plus, des brèches s'ouvraient ça et là. La tour centrale — un superbe chapeau de castor — minée par les projectiles venait... patatrrr !... de s'abîmer sur le sol, et, qui plus est, les assiégés exaspérés demandaient à grands cris une imprudente sortie — laquelle, sans doute, eût tout gâté...

Telle était la situation !

C'était à en perdre la tête.

Notre héros n'en fit rien. Il eut la cyclopéenne énergie de confirmer les ardeurs belliqueuses de la garnison et ne brûla pas même une seule amorce pour se défendre, se contentant de toiser dédaigneusement ses ennemis du haut de ces cinq pieds huit pouces.

Cela lui réussit. Les assiégeants, voyant la bonne tenue de la garnison et craignant que le siège ne vînt à traîner en longueur, décampèrent honteusement sans tambours ni trompettes,

abandonnant tout leur matériel d'artillerie au pouvoir du vainqueur.

Hein ! qu'en pensez-vous ? Vous faut-il d'autres preuves après cette surhumaine preuve ? Non, non ; concluons bien vite que George Labrosse est doué d'une énergie d'enfer.

Et de trois !

Il ne nous reste plus qu'à exhumer des plis de son âme cette faculté quasi-divine qu'on nomme le *génie*. Ce serait chose difficile si nous avions à nous occuper d'un autre homme que notre héros. Mais, lorsqu'il s'agit de lui, toute obscurité devient lumière, toute étincelle une conflagration, tout sentier tortueux une route large et belle, que le soleil inonde de ses rayons les plus dorés.

Sans donc ergoter à perte de vue et marauder dans les champs de la philosophie et de la rhétorique ; sans même *épater* nos lecteurs par les plus profondes inductions et les plus sonores déductions, — nous poserons tout bonnement un problème des plus simples, avec l'aide duquel nous arriverons en deux temps au résultat désiré.

Attention !

Étant donné : un thème latin de la longueur d'une page de nos livres ordinaires ; une version grecque, consistant en une demi-page d'un auteur quelconque ; puis, pour couronner l'œuvre une simplification iroquoise philosophico-humanitaire, sur ce sujet tant controversé chez les philosophes iroquois anciens et modernes : « Le pétun facilite-t-il ou entrave-t-il la digestion du guerrier ? — étant donné ces trois tâches à parachever dans la période de soixante-douze heures du

concours actif de quelle faculté de l'âme ces trois opérations sont-elles nécessaires ?

Voilà une question qui mérite une réponse, et elle ne se fera pas attendre, car il nous semble, lecteurs, vous entendre souffler à l'oreille à l'envi les uns des autres : le *génie* ! le *génie* !

Oui, le génie seul peut mener à bonne fin de semblables entreprises ; le génie qui fait les grands hommes, partant les grandes choses ; le génie qui ouvre à ses favoris des horizons nouveaux, profonds, pleins de verve ou l'œil d'un mortel ordinaire ne pourrait plonger, éperdu qu'il serait de terreur superstitieuse ; le génie qui fait envisager sans frayeur les secrets de Dieu ; le génie, qui a fait Pascal, Newton, Racine, Shakespeare, Napoléon, Châteaubriand ; le génie, enfin, qui est une étincelle volée au dévorant foyer de science dont la personne de Dieu est environnée !...

Halte-là ! et hâtons-nous de tirer une seconde conclusion qui découle essentiellement de la première ; c'est que Georges Labrosse, qui a mainte fois exécuté le tour de force intellectuel ci-haut mentionné est encore mieux doué sous le rapport du *génie* que tout autres.

Et de quatre !



## II

Donc, Labrosse réussira. Ou, s'il ne réussit pas, c'est que l'occasion sera devenue chauve et qu'il ne pourra la saisir aux cheveux.

Mais ceci n'est pas probable : — car il n'est pas, que nous sachions, de crâne tellement ravagé, qu'on ne puisse y trouver par ci par là, quelque touffe rabougrie.

Or, tout nu et tant peu fertile que soit par le temps qui court, celui de dame Occasion, notre héros pourra bien y découvrir ses rares cheveux — fussent-ils faux !

Mais il faudra que, de son côté, l'occasion y mette de la bonne grâce, qu'elle passe, avec fanfares et trompettes, à la portée de la main de Georges. Car nous ne le cachons pas — Labrosse est paresseux et idolâtre du *far niente*.

Une chose qu'il se reproche amèrement, c'est de n'être point né en Orient — là où la vie est si douce, la sieste si longue, les divans si moelleux, les regards des femmes si langoureux ! Il s'est maintes fois surpris à rêver narguillés au tabac odorant sérails impérieux où chaque effluve enivre comme le hatchis, siècles et voluptueuses nuits, avec des millions d'étoiles d'or sur un fond d'émeraude, au-dessus de la tête. La Turquie avec sa mollesse et ses vêtements luxueux — mais non la Turquie

enculottée à la moderne — voilà le pays de ses rêves, la terre promise qu'il entrevit à travers les brumes dorées de son imagination !

Le malheureux, transgressant des ordres sévères, aurait-il lu Théophile Gauthier et ses plastiques descriptions du voluptueux Orient ? C'est ce que nous ne pouvons affirmer pour le quart-d'heure, la question méritant de sérieuses et profondes réflexions.

Toujours est-il que ces goûts orientaux, en plein siècle de chemin de fer et de fiévreux agiotage, font ombre au tableau que nous venons de badigeonner et assombrissent beaucoup notre sollicitude pour ce cher ami Labrosse.

— Ah ! bah ! nous répondra-t-on, un homme énergique comme votre ami saura bien dompter cette imagination vagabonde et la plier aux exigences de ses intérêts.

Hélas ! il faut donc que nous fassions encore un aveu et que nous enlevions une autre pièce de charpente à l'édifice si laborieusement construit du moral de notre héros !

Nous le ferons ; car, avant tout, nous sommes et voulons rester historien véridique ; car nous voulons — après avoir armé Labrosse de toutes les pièces nécessaires au succès — indiquer au stylet de la critique les points vulnérables, les défauts de la cuirasse. Il nous faut avouer que cette concession ne nous coûte pas cher, car nous sommes persuadés que les points vulnérables de l'armure de Georges ne sont pas vis-à-vis des organes essentiels... et que par conséquent, les blessures que l'on pourrait faire là ne sont guère à redouter.

Cette concession, que nous sommes obligés de faire à la

vérité historique, la voici : toute la force de volonté de maître Labrosse est dans la résistance, et le défaut de *go-ahead*, dans l'inertie. Une fois que Georges est arrêté quelque part, il s'y enracine, s'y barricade, s'y emmuralle, et il faut une circonstance extraordinaire pour le décider à bouger de place. Son énergie est celle du rocher, qui reste inébranlable sous les montagnes d'eau qui l'assaillent : celle du soldat anglais, demeurant immobile sous une pluie de mitraille et recevant froidement la mort, sans la chercher ni la fuir. Ce n'est pas cette énergie passionnée qui demande à aller de l'avant. Pour tout dire, ce n'est pas la *furia franchise* !

Non : cette faculté de son âme est toute passive. Le pauvre garçon ne désire aucunement faire éclater le monde pour se hausser sur les ruines et se calmer. Loin de là il aime prendre la vie comme elle vient, plutôt sous un bon que sous son mauvais côté. Il est optimiste, philanthrope, croit à l'honnêteté et se figure — le naïf jouvenceau — qu'il y a encore, de par le monde, plusieurs hommes sincères et quelques femmes sans coquetterie.

Mais toutes ces idées et ces croyances sont, chez lui, à l'état embryonnaire, et leur linéaments se dessinent à peine, noyés qu'ils sont dans le brouillard ammoniotique où flottent les pensées vaguement arrêtées.

Les qualités de son moral sont paresseuses, et, pour qu'elles sortent de leur torpeur habituelle, il ne leur faut rien moins que l'aiguillon d'une passion quelconque.

Or, au moment où nous vous le présentons, Georges Labrosse, qui vient à peine de débarrasser ses pantalons de la poussière collégiale — n'a aucune pression.

Habitué depuis son enfance à penser par ses maîtres, à juger par ses maîtres, à voir toutes choses par les yeux de ses maîtres, les facultés de son esprit et de son cœur ne se sont pas envolées plus loin ni plus haut que ne le permettait la longueur de la ficelle qui les retenait, laquelle ficelle s'allongeait ou se raccourcissait suivant le bon plaisir des maîtres qui l'avaient en main.

De sorte que Georges ne se connaît pas trop lui-même et ignore à peu près ce que son cœur et son esprit renferment de germes, bon ou mauvais, ni quelle direction le développement de ces germes donnera à son individualité morale.

Venant de passer subitement de la sujétion la plus absolue à une complète liberté. Il est dans la position d'un homme qu'on aurait tenu plusieurs jours enfermé dans un sombre appartement et qu'on mettrait subitement en pleine lumière.

Il est ébloui, abasourdi, presque abêti. Il se frotte les yeux, se palpe, se tâte, se pince, interroge tous les objets et tous les points cardinaux... puis, se repliant petit à petit sur lui-même, se concentrant peu à peu, il réfléchit !

C'est le réveil, c'est le premier coin du rideau qui se lève ; c'est la chrysalide de l'écolier qui s'échappe, pour laisser apparaître l'homme !





### III

Georges — émancipé depuis un mois seulement — n'en est pas tout à fait arrivé à ce degré de métamorphose. Il est encore plus écolier qu'homme. Cependant, nier qu'il a déjà fait des progrès dans ce sens et qu'il marche dans la voie, qui mène à un résultat tangible, serait nier l'existence du soleil, par un beau jour de juillet.

Voyez plutôt. Il lit, de temps à autres, les journaux et fait grand cas de ce qu'ils disent sur la Turquie. Mais l'épithète de *malade*, que certains politiciens appliquent à cette contrée féérique, choque énormément Labrosse. Chaque fois qu'un malencontreux écrivain laisse échapper ce mot, en traitant les affaires d'Orient, il est sûr de faire déborder la bile de Georges et de subir une volée d'arguments, plus serrés les uns que les autres — lesquels lui prouvent, clair comme le jour, qu'il n'est qu'un sot et un envieux.

Quelque bizarre que soit cette opinion, c'en est une, néanmoins. Personne ne la lui a soufflée ni imposée, et maître Labrosse en est bien le père.

Nous lui en donnons volontiers crédit, et nous voyons, avec grand plaisir, un indice fort important du commencement de son émancipation morale.